

L'HABIT DE LUMIÈRES ETOFFE DES HÉROS



« Lorsque j'enfile mon habit de lumières, je revêts une seconde peau. »

Luis Miguel Dominguin

« Dès l'habillage, le torero commence une métamorphose qui l'éloigne de nous et ce lent travestissement le prépare à s'identifier au Minotaure qu'il affronte pour le vaincre »

Jean-Marie MAGNAN

L'habit de lumières constitue à la fois une carapace et une parure pour les matadors. C'est ce qui leur permet d'entrer en lumière, de simple mortel, ils deviennent des guerriers identifiables dans l'arène. L'habillage fait donc partie d'un rituel où le temps joue un rôle considérable, permettant au matador de se préparer et de se concentrer sur sa *lidia*. Seuls les intimes y participent ; c'est souvent le privilège du *mozo de espadas* (gardien des épées) tour à tour confident, mentor et conseiller du torero.

L'habillage est extrêmement codifié, ritualisé et donne lieu à un étonnant tête-à-tête fusionnel entre le matador et son assistant. Après l'habillage, avant de rejoindre le véhicule qui le conduira à l'arène, le matador se recueille et prie, à l'intérieur de sa chambre, devant une chapelle pour que la *faena* se passe bien.

« Les cruches et les mallettes traînent dans toutes les piaules des maestros ; on salue des Vierges dorées, on se laisse bercer par des valets d'épées maternants et lugubres, on fuit les chats noirs, les bossus et les nonnes... Le rite pas seulement dans l'arène est d'une incroyable rigueur »

Jean-Marie Magnan et Jacques Durand, dans *L'Habit de lumière, voyage en tauromachie*.

Une fois l'habit revêtu, le matador porte sur lui l'auréole de son triomphe. Cet habit de lumières fait du matador un héros solaire, un nouveau Thésée qui s'apprête à affronter le



Habillage du matador Nimenno II, 1975, photographies de Michel Pradel. Musée des Cultures Taurines, Nîmes.

Minotaure. En endossant cette tenue, le torero devient autre, il entre dans la lumière et l'éclat pour être tout à la fois guerrier et brave.

Le monde taurin cultive de fortes superstitions vis-à-vis des habits de lumières ; avant l'habillage du matador, ses vêtements sont toujours posés sur une chaise jamais sur le lit. Le contraire porterait malheur en rappelant ostensiblement un cadavre étendu sur le lit de mort.

Il ne faut jamais les essayer, car enfiler les vêtements du matador rappelle le partage des héritiers après la mort du matador. Par ailleurs, lorsqu'un matador *brinde* (forme de dédicace) le taureau à un spectateur et confie sa *montera* à la personne honorée, il ne faut pas que celle-ci la pose sur sa tête.

Le jaune est une couleur peu utilisée par les matadors. Manzanera n'utilisait jamais cette couleur et certains de ses spectateurs s'en amusèrent en portant tous une chemise jaune lors de la corrida du 2 juin 1984 à Sanlúcar de Barrameda. D'autres s'affranchissent de ces codes, c'est le cas de Luis Francisco Esplà qui toré en jaune.



Alice Martinez-Richter, *Recueillement avant d'entrer dans l'arène*, 1955, huile sur panneau, 155x112,5 cm.

Association « Autour des peintres Antoine Martinez et Alice Martinez-Richter ».



Dominguin, Toulouse, 1957. Avant d'entrer dans l'arène, le toreador se recueille. Photographie de Jean Dieuzaide.

L'HABIT DE LUMIÈRES

VESTIAIRE DE GRANDES FIGURES TAURINES

De nombreuses personnalités sont venues toréer à Toulouse : Luis Miguel Dominguin, Paco Ojeda ou encore El Cordobes ou Nimenno II.

Des femmes sont aussi venues s'illustrer ; Conchita Cintron est la première femme à venir toréer dans les arènes de Toulouse en 1949 et son passage donne lieu à de nombreux articles de presses plus enthousiastes les uns que les autres.

Au travers de photographies, de témoignages et surtout d'habits, cette partie de l'exposition met l'accent sur le rôle de l'habit dans la mise en scène du matador ou du torero ; comment l'habit reflète le double du matador (le héros) et lui permet d'affronter la mort, le Minotaure, que représente le taureau.

Elle montre également la dichotomie d'un monde réservé aux hommes où les femmes n'ont pas leur place (*« il n'y a pas de place pour les femmes dans les arènes, c'est un endroit bien trop rempli de larmes et d'émotions »*, José Bergamin, dans *L'art de Biribiloque*).

La tauromachie à pied est interdite aux femmes aux XIX^e siècle et l'accès aux *callejon* (couloir circulaire séparant la barrière des gradins) est même réservé aux hommes pendant l'Espagne Franquiste. Certaines femmes s'affranchissent de ces interdictions et viennent toréer en France et à l'étranger dans d'autres formes de corrida comme la corrida de rejón (Conchita Cintron, Marie Sara).

Aujourd'hui, certaines femmes toréent à pied ; c'est le cas notamment de Christina Sanchez.



Habit de lumières de Nimenno II offert à François Mitterrand.
Musée du Septennat.



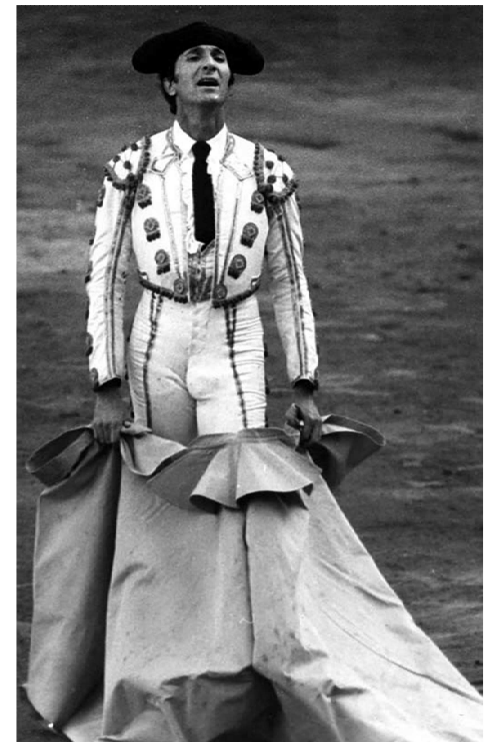
Conchita Cintron, 1947.
Photographie de Jean Dieuxaide.



El Cordobés dans les arènes de Toulouse.
Photographie de Jean Dieuxaide.



Luis Miguel Dominguin, Mont de Marsan, 1972.
Photographie de Michel Dieuxaide.



Luis Miguel Dominguin, Dax, 1972.
Photographie de Michel Dieuxaide.